

La vie internationale de notre mouvement

par C. Freinet

Dans une circulaire que nous avons adressée non seulement à nos groupes, mais aussi à nos correspondants étrangers, nous nous appliquons à faire le point de la situation actuelle de la FIMEM et à chercher les solutions possibles pour une meilleure cohésion, condition d'une plus grande efficience.

Nous rappelons d'abord que nous ne sommes pas une organisation ordinaire, avec une bureaucratie structurée qui, pour faire vivre cette bureaucratie s'affilierait à d'autres bureaucraties dont elle attendrait fonds et subsides. Nous sommes une vaste entreprise de travail et de recherches pédagogiques. Nous ne sommes qu'accessoirement intéressés, de ce fait par les bureaux et les associations qui n'existent trop souvent que sur le papier. Ce que nous voulons, ce sont, dans tous les pays, des groupes actifs qui cherchent avec nous la diffusion d'une pédagogie qui a montré, en France et dans certains pays voisins, tout ce qu'elle pouvait apporter au progrès de l'éducation pour les grandes masses d'enfants au peuple.

Nous insistons sur ce point parce que nous savons par expérience que notre pédagogie ne se construit pas par des discours si éloquents soient-ils, mais par l'action novatrice dans les classes mêmes. A un bureau théoricien produisant et diffusant articles et revues nous préférons l'organisation à la base de groupes de travail de 3, 5, 20 camarades, qui travaillent effectivement dans leurs classes, qui, sans verbiage inutile, confrontent leurs réalisations. Parce que c'est à ces réalisations pratiques, à ces formes nouvelles de la vie de nos classes, que s'intéressent les éducateurs inquiets. C'est par eux que se fait et se fera le progrès que nous souhaitons et que pourront aider puissamment alors les théoriciens sensibles aux nouvelles formes pédagogiques révélées dans nos classes.

Le difficile en l'occurrence est de maintenir la liaison entre ces travailleurs afin de sauvegarder une certaine pureté de la ligne pédagogique, sans laquelle les expériences elles-mêmes se pervertissent pour se détériorer ensuite dans des formes à peine atténuées de scolastique.

Nous n'avons pas d'argent pour assurer un organe multilingue de recherches et de confrontations, de sorte que, bien souvent, nos adhérents individuels dans les divers pays se découragent d'être seuls à l'avant-garde et n'obtiennent pas des résultats suffisants pour assurer nos techniques. Faute d'argent aussi, il ne nous est pas toujours possible d'organiser dans les divers pays les stages d'initiation qui seraient indispensables. Pourtant, le moment est éminemment favorable. Partout les problèmes éducatifs imposent leur urgence. Partout on est à la recherche de méthodes valables. Or, et nous pouvons le dire avec quelque fierté, il n'y a actuellement, dans aucun pays, aucune autre pédagogie que la nôtre, psychologiquement et socialement cohérente, possédant son matériel et ses techniques appropriées, susceptibles de répondre avec efficacité aux grands impératifs éducatifs de notre époque.

Nous pouvons promouvoir internationalement cette pédagogie. En attendant d'avoir un jour et les fonds et l'organisation pour la publication de cette revue plurilingue qui nous serait indispensable, nous nous appliquons d'organiser, dans les divers pays du monde, des groupes de travailleurs : instituteurs, professeurs, étudiants, psychologues, qui, en accord avec notre centre étudieraient et expérimenteraient notre pédagogie.

Nous donnerons comme exemple typique de réussite dans ce sens notre groupe du Canada.

Il y a 7 ou 8 ans, nous n'avions rien au Canada, comme nous n'avons rien aux USA voisins. Nous sommes servis au

Canada évidemment par la communauté de langue, mais ce problème de la langue ne serait pas toujours insurmontable.

Il y a quelques années M^{me} Noël vient faire un stage dans notre Ecole Freinet. Sur la base de notre pédagogie elle fonde ensuite à Québec une école travaillant selon nos techniques et dont le succès flagrant amène l'augmentation incessante du nombre des classes. Désormais, éducateurs et parents — et ils sont nombreux — qui ont conscience de l'urgence des graves problèmes pédagogiques vont visiter l'École Noël, y font des stages. Peu à peu, d'autres écoles se fondent. La presse, la télévision, s'intéressent à cette réussite et actuellement notre pédagogie, très connue au Canada y bénéficie d'un développement sûr qui nous vaut de grandes satisfactions.

C'est dans ce sens que nous invitons nos amis un peu partout à expérimenter, à se rencontrer et à œuvrer en liaison permanente avec notre centre international.

Nous allons, en attendant, demander à nouveau à l'UNESCO de nous aider pour l'édition de notre revue internationale qui pourrait bien être notre premier objectif pour l'année qui vient.

Nous passons alors en revue la situation actuelle de notre mouvement en Italie et surtout à Aoste, Milan et Turin ; en Suisse, où de nombreux camarades participeront à notre Congrès tout proche ; en Allemagne de l'est, où se développe un mouvement intéressant qu'il nous faudra essayer de regrouper ; en Belgique, où le travail se poursuit à la satisfaction de tous ; en Pologne ; en Yougoslavie ; en Afrique du Nord après le beau stage d'Oran ; à Madagascar où une large expérience d'enseignement par les bandes enseignantes va être tenté par M. Victor Andrianasy, Directeur du 1^{er} degré, qui, après avoir participé au Congrès d'Oran a fait un stage de quelques semaines à l'École Freinet. En Amérique latine où

nos techniques sont certes employées, mais où serait nécessaire un regroupement de tous ceux qui s'essaient à notre pédagogie.

Rien encore à notre grand regret en Grande-Bretagne et aux USA.

Et voici la conclusion de notre appel.

En somme ce tour du monde est réconfortant, comme est réconfortant le fait que nous avons l'an dernier, à la séance internationale de notre Congrès :

— 17 nations représentées ;

— 28 nations qui avaient envoyé messages et salutations.

Normalement, ces nombres devraient être en croissance cette année.

Nous avons prévu de multiplier encore cette année les séances spéciales du Congrès qui seront consacrées à notre *FIMEM* et au cours desquelles nous tâcherons de promouvoir notre activité internationale.

En définitive, et pour nous résumer, nous dirons :

1^o. - Il faut dès maintenant étudier la constitution dans le cadre de la *FIMEM* :

— du Bureau français existant pour la France, la Belgique, la Suisse, le Luxembourg ;

— du Bureau international d'Aoste, déjà existant avec surtout comme rayon d'action : l'Italie du Nord et Aoste ;

— du Bureau Allemand (à organiser) Allemagne de l'ouest, RDA, Hollande, Autriche, Hongrie ;

— du Bureau Panafricain, déjà existant ;

— d'un Bureau d'Amérique latine.

Il nous sera plus facile alors d'établir les relations entre ces bureaux.

2^o. - Quelles propositions ou suggestions pourriez-vous faire pour l'édition d'une revue plurilingue paraissant tous les deux mois? (il nous serait possible actuellement d'assurer la parution en italien, allemand et français).

3^o. - Le thème central de notre Congrès a été cette année :

Les maladies scolaires avec toutes les tares traditionnelles dont elles sont la conséquence.

Vous avez lu dans nos publications (*Educateur* et *Techniques de Vie*) ce que nous en disons. La discussion continue.

Nous serions heureux d'avoir votre opinion sur la situation de vos pays sur ce problème.

4^o. - Nous avons reçu à notre Congrès de nombreux délégués et également des messages de tous les horizons.

Nous sommes toujours très sensibles à ces marques de sympathie et nous vous en remercions.

Mais le travail international — et national aussi — n'est intéressant pour nous que s'il se développe dans le cadre de notre pédagogie.

Ce n'est nullement par amour-propre d'auteur que nous tenons tellement à la pureté de nos principes. C'est que nous sommes persuadés — et l'expérience nous en apporte la preuve — qu'il y a un danger, mortel pour nous, à laisser s'en écarter les éducateurs qui se réclament plus ou moins de notre mouvement, ou qui prétendent l'aménager en y introduisant des aménagements pour mieux l'adapter à leur milieu et aux circonstances contemporaines, ce qui a pour résultat d'en fausser l'esprit et d'en limiter l'efficacité. Nous avons dû, l'an dernier et il y a deux ans, faire un gros effort de redressement et pas sans remous parfois désagréables. Nous avons cette année, tenté un plus gros rendement de culture avec nos stages, l'action de nos groupes régionaux, nos cours par correspondance,

notre chronique de l'ICEM. Cet effort s'est répercuté favorablement à l'étranger. Il nous faut le continuer et l'intensifier encore dans les années à venir de manière à réaliser un grand mouvement plus homogène et plus efficient.

Cette nécessité m'incite à examiner aujourd'hui, à la veille du Congrès, quelques-uns des points délicats, qui surgissent à l'étranger, comme ça et là en France quelquefois.

Pour l'étranger, nous parlerons plus spécialement de l'Italie où nous avons naguère un mouvement 100% Ecole Moderne qu'orientaient Tamagnini et quelques-uns de nos bons vieux camarades.

Divers événements, dont il nous est parfois difficile de parler, vus de l'extérieur, ont fait que le mouvement italien s'est affaibli, l'on pourrait même dire, s'est dégradé.

Le MCE se préoccupe certes de cette situation peu rassurante, mais je crains qu'il ne cherche pas dans un sens favorable de réelle compréhension et de souci d'unité.

C'est ce que nous laisse craindre un article de Raffaele Laporta, paru dans la revue du mouvement *Cooperazione Educativa* n° 1.

D'après l'auteur, ce que nous aurions apporté de nouveau à la pédagogie c'est la coopération : entre maîtres, entre élèves. Ce que dit Laporta n'est pas faux : *« Jamais dans l'histoire de l'éducation et de la pédagogie on n'avait vu un pareil phénomène : des gens qui croient, de par leur simple bon sens, qu'enseigner est un échange de rapports humains comme tous les autres, et qui a besoin lui aussi de situations et d'instruments humains, comme toutes les situations dans lesquelles vivent les hommes et les enfants ; des gens qui se mettent à chercher ou à construire des outils avec l'unique préoccupation d'offrir aux enfants ce dont ils ont effectivement besoin : travail manuel, possibilité de communiquer leurs sentiments, leurs souvenirs,*

leurs impressions, leurs idées, de les fixer sur le papier, de les valoriser en les multipliant, de les transmettre au loin, de partager des idées et des sentiments avec d'autres enfants... »

Tout ce que dit Laporta sur ce thème est excellent et vaudrait d'être cité ici tout au long. Et pourtant, j'apporterai une crainte et une réserve.

A entendre Laporta, les éducateurs pourront penser qu'on s'engage chez nous par la coopération à tous les degrés et que cela suffit pour rénover l'Ecole et la pédagogie.

Il ne suffit pas de dire : *Coopérez!* pour résoudre ce problème délicat de la modernisation de l'enseignement. On coopère pour réaliser un certain travail, mais le succès de cette coopération dépend en définitive de la valeur technique, sociale et humaine que les individus attachent au but de cette coopération. Vous pouvez dire aux instituteurs : *Coopérez!* ils n'iront pas loin dans leurs efforts et le succès si le travail que vous leur offrez n'est pas, pour eux, non seulement utile mais enthousiasmant. Vous ne ferez pas collaborer les enfants pour résoudre des problèmes scolaires, ou du moins le profit n'en sera que relatif.

La coopération n'est pour nous que la forme d'action que nous avons choisie parce que nous la croyons humaine et efficiente, mais l'essentiel de notre pédagogie n'est pas là : *elle est dans la reconsidération profonde des outils et des techniques de travail.* Si vous ne réalisez pas ce premier pas, vous modifierez la forme peut-être de l'Ecole, mais nullement sa nature et son esprit. La dialectique la plus élémentaire prouve en effet que c'est l'irruption de techniques nouvelles dans un milieu donné qui modifie et le comportement et l'esprit des hommes.

Laporta déduit de cette définition coopérative de notre pédagogie qu'il a, de par son expérience, des observations à faire, des aménagements à apporter.

Et il le fait, non en fonction des éléments essentiels de notre pédagogie, mais seulement sous l'angle coopération des adultes au sens des milieux divers où ils sont appelés à vivre et à lutter.

Et il cite le cas de *Scuola e Città*, la revue qu'il dirige, qui, « de par sa nature, n'a pas une ligne pédagogique uniforme dans ses classes ou dans ses groupes d'activité ».

« La pédagogie que l'on y élabore est très variée, de formes presque exclusivement intuitives, qui dénoncent de lointaines origines idéalistes dont les procédés sont inspirés par les mouvements de pédagogie populaire (CEMEA-MCE). Cette situation est associée à un échange intense et organisé d'expériences, vu non seulement sur le plan de la critique pédagogique, mais très souvent sur celui de la nécessité d'organisation d'une communauté scolaire gouvernée à travers la formation d'une volonté collective de tout le corps enseignant.

Aussi difficile que soit de temps en temps la formation de cette volonté, aussi encombrante que soit parfois la présence en son sein de certaines personnalités, dont la mienne, il n'en reste pas moins le fait que ce contact met les collègues qui pratiquent les techniques Freinet et l'esprit coopératif correspondant, à l'épreuve de la collaboration à des œuvres dont l'origine est parfois étrangère à ces techniques.

Par exemple, il n'est pas besoin de correspondance ni d'imprimerie pour sentir la nécessité de collaboration dans l'organisation d'une fête scolaire en commun. La formation quotidienne de groupes interclasse réalise une osmose des intérêts et une consolidation des rapports personnels entre les classes, indépendants du travail de ces classes dans la mesure où ce sont les groupes eux-mêmes avec leurs dynamismes autonomes, qui proposent et développent leurs propres plans de travail.

La coopération existe évidemment. Elle est même encore une fois, recherchée et

créée sciemment, mais elle naît de l'effort d'organisation d'une communauté plus ample que la classe, dans laquelle, la classe, même organisée coopérativement, perd sa physiologie prépondérante pour devenir un sous-groupe, pour le temps du moins où le grand groupe école assure effectivement dans la conscience des enfants, la valeur d'une exigence dominante.

Au niveau des élèves, comme au niveau des enseignants, la coopération, de cette manière, ne se présente plus comme le fruit, et en même temps le moule des Techniques Freinet, mais elle évolue dans un cercle plus large. Elle prouve son caractère essentiel au-delà de toute technique et elle pose la question de l'adaptation de ce que l'on peut appeler les techniques de vie de la classe aux situations qui naissent de la vie de l'école. Il n'est pas question de diminuer la valeur intrinsèque et formative des techniques, mais plutôt d'examiner si elles sont adaptées et suffisantes à motiver la vie d'une communauté scolaire supérieure à la classe.

Le fait même qu'elles soient nées de la nécessité de sortir de l'isolement et de lier entre elles des classes éloignées, demande qu'elles soient repensées et qu'elles en ressortent différemment organisées et à de nouvelles dimensions. Pour reprendre des exemples déjà cités, l'imprimerie de la classe doit être réétudiée en fonction de l'imprimerie qui tuera le journal de la communauté scolaire. La correspondance avec des camarades lointains doit être psychologiquement soutenue selon des procédés nouveaux, si elle doit, comme elle le devrait, pouvoir faire face à la concurrence du complexe des intérêts déterminés par les rapports de chaque classe avec toute autre classe, par les rencontres possibles de tous les enfants d'une école et ainsi de suite... (la recherche, les services sociaux d'intérêt commun, l'organisation sociale sont autant de thèmes à approfondir. Même l'Ecole Freinet de Vence devrait être réétudiée dans son aspect « global » comme

contribution au développement d'une pédagogie d'école, au-delà d'une pédagogie de la classe).

Au niveau des élèves, donc, l'étude d'une unité-école au-delà de la classe. Au niveau des enseignants, l'étude d'une dynamique à travers laquelle un dialogue fructueux peut s'établir entre les adhérents de la Pédagogie Freinet et les autres.

Mais dans une communauté scolaire les structures communautaires fondées sur la collaboration de tous les enseignants contraignent à resserrer les rythmes du dialogue. Une règle de vie communautaire peut être trouvée (comme c'est le cas pour Scuola e Città), mais je doute qu'elle favorise le progrès selon une ligne éducative centrée sur la pratique globale des Techniques Freinet actuelles : tout d'abord les exigences de la vie communautaire enfantine — comme on l'a vu — demandent à être repensées ; deuxièmement la nécessité d'établir un accord au moins sur certains principes fondamentaux, fait que l'on s'achemine vers la recherche d'un plus petit commun dénominateur entre les différentes méthodes. De cette façon on peut être amené à affirmer par exemple, comme je l'ai fait plus haut, que le principe de la coopération est l'élément essentiel du mouvement Freinet ; mais l'on peut s'arrêter là, convaincus d'avoir pris le meilleur de Freinet. Pourtant la pédagogie de l'Ecole Moderne peut-elle se contenter de cela ? J'en doute fort.

Le fait est que les Techniques Freinet actuelles, mises à l'épreuve d'intelligences et de talents pédagogiques expérimentés dans des situations communautaires, ne démontrent pas inévitablement jusqu'à ce jour, leur caractère essentiel ; ce qui est sans aucun doute un problème d'importance, si la communauté école doit être l'objectif de la transformation pédagogique ».

Et voilà escamotée toute la Pédagogie Freinet, dont on ne retient que le souci coopératif, ce qui ira se noyer avec d'autres méthodes — nous voudrions bien savoir

lesquelles — dans un modus vivendi de classes qui, n'ayant pas fait leur propre révolution pédagogique, ne sauraient aboutir qu'à des modifications techniques aléatoires et sans portée profonde.

Nous sommes absolument contre une telle conception de la pédagogie moderne. C'est à la base qu'il faut transformer la pédagogie, dans le travail scolaire lui-même qui transformera à son tour les conditions de vie de la classe et du milieu. Ce n'est pas avec des classes enfermées dans la scolastique que vous ferez un groupe vivant et progressiste. Et nous voyons mal notre Ecole Freinet reconsidérer dans son aspect global, pour devenir élément d'un ensemble pédagogique inconsistent et sans orientation, alors qu'en tant qu'école expérimentale elle a tant à découvrir, à reconsidérer, et à promouvoir de pratiques pédagogiquement et humainement progressistes ! Ce rôle même d'école expérimentale ne la lie-t-il pas au vaste ensemble de nos milliers d'écoles modernes qui à leur tour l'enrichissent d'expériences identiques vécues dans des milieux différents.

A y réfléchir, l'on se demande où veut aboutir Laporta ou du moins on redoute de le comprendre...

La coopération elle-même ne s'enseigne pas par des mots, au niveau d'un groupe. Elle est d'abord nouvelle forme de vie scolaire et sociale. Nous prétendons apporter cette nécessaire construction par nos techniques, dans lesquelles l'imprimerie joue son rôle essentiel. Et si la *communauté-école* doit être — surtout au niveau de l'Ecole moyenne — l'objectif de la transformation pédagogique, nous pouvons dire avec certitude qu'elle sera un échec si elle n'est pas la synthèse de la nouvelle vie des classes.

Nous avons cité un peu longuement cette étude de Laporta parce que nous croyons qu'elle est l'expression actuelle des dirigeants italiens et qu'elle explique,

et croit justifier une erreur de comportement qui risque de mener le MCE à sa perte, à sa liquidation.

Tous les dirigeants d'association en sont là : ils se persuadent que leur science, que leurs connaissances, que leur revue, peuvent faire à leurs membres l'économie de leur tâtonnement expérimental de base et qu'il leur suffira de les encastrent dans une mécanique bien montée de l'extérieur, théoriquement justifiée, pour que la masse suive. Ce n'est là qu'une illusion : la masse ne suit jamais les innovations à la petite semaine. Le travail renouvelé dans nos classes est la condition sine qua non d'un renouvellement dans les groupes. Et il nous faut toujours revenir à nos vieux principes, dans nos classes comme dans notre mouvement. Il ne sert à rien de faire des discours s'il n'y a à la base l'expérience vivante avec des outils de rendement. C'est pour l'avoir oublié que le MCE est dans une difficile impasse et que se font jour les pédagogies « intuitives ».

Laporta pose la question : « *Si celui qui entre aujourd'hui dans l'horizon des Techniques Freinet doit refaire tout le chemin des premiers adhérents ou s'il peut partir d'une étape ou s'il peut partir à une étape à laquelle les anciens ont déjà abouti.* »

Si nous étions parvenus à désintoxiquer les jeunes qui prennent aujourd'hui la relève ; si on les avait éduqués eux-mêmes à une compréhension réelle de nos techniques, alors oui, ils pourraient partir d'une étape pour laquelle nous

avons nous-mêmes beaucoup peiné. Comme, malheureusement, cette étape est fonction des possibilités de chacun et qu'il y a donc une infinité d'étapes, comme il en va dans toutes les créations humaines pratiques, intellectuelles, artistiques ou scientifiques, il va de soi que chaque individu marche à son pas. Mais il brûle les étapes grâce à l'expérience des camarades qui dans les groupes départementaux, dans les circuits d'échanges d'expérience sur le plan national, accélèrent la formation du nouveau maître. Il est un peu gênant de constater que Laporta se tait sur des réalités aussi essentielles et qui détruisent du coup ses petites conceptions sur le papier.

Mais pourquoi épiloguer ? S'il existe un grand mouvement national et international d'Ecole Moderne, qui contre vents et marées va s'amplifiant c'est sans doute qu'il n'est pas simple utopie ou pratique retardataire. Certes tout ne s'est pas fait tout seul.

Nous avons avancé dans le noir maquis des erreurs, des obstacles et des malveillances, mais nous avons aujourd'hui déblayé bien des broussailles, tracé des sentiers et même des chemins très sûrs. Si même ils partent de l'orée du bois, les nouveaux venus pourront avancer à une vitesse accélérée avec moins de peine, avec moins de risques de s'égarer parce qu'ils entrevoient déjà, à travers les branches, le ciel bleu de l'avenir.

Les grands esprits feront mieux !

C. F.

